

# Voir Et Se Voir – Chronique sur les arts-Lorraine Bénic

Monique Brunet-Weinmann



Christian Tisari photomontage 1979

## To See, Be Seen, See Each Other and Ourselves

The author proposes to initiate a regular series of appraisals of Quebec women artists. In this first article, Monique Brunet-Weinmann discusses Lorraine Bénic, a Québécoise artist whose show in Montreal last December intrigued many viewers.

Aujourd'hui, il suffit d'affirmer: la création des femmes en art existe; je l'ai rencontrée. Nul besoin de la prouver; il n'est que de VOIR. Elle est si nombreuse, si variée, si indubitablement *professionnelle* que ce serait lui faire injustice de n'en parler que dans un *Cahier* spécialement consacré au sujet. D'où l'ambition de faire place dans ces pages à une chronique régulière. Il est pour cela une autre raison: une tentative de synthèse sur la spécificité éventuelle du langage plastique au féminin ne peut être que la résultante d'analyses ponctuelles d'oeuvres particuliers et de leur mise en rapport, comme il commence à s'en dégager pour l'écriture et/ou la parole. Mais à travers une thématique littéraire commune et obsédante, la tâche s'avère plus ardue en peinture du fait que les 'sujets' n'y sont pas nécessaires depuis l'Art abstrait, et que les récurrences y sont plus difficilement discernables.

Quoi qu'il en soit, il est bon de commencer par une présentation des artistes (peintresses? comme on dit poétesse, prêtresse?), par une pratique de leur oeuvre, un regard critique porté sur leur vision. Ce sera peut-être là le meilleur service féministe à leur rendre: la presse est fort limitée en ce qui concerne la critique d'art, laquelle d'ailleurs, sauf rares exceptions, est aux mains des hommes — devrais-je dire *aux yeux* des hommes? — et cette critique d'art n'a pas pour mission d'accorder une attention spéciale aux créatrices, qui se contenteraient sûrement qu'elle leur porte une attention suffisante . . .

Lorraine Bénic n'a pas, à Montréal où elle est née en 1937, la place que la qualité de son oeuvre devrait lui mériter. Mais cette méconnaissance s'explique.

Après avoir suivi les cours du soir à l'École des Beaux-Arts de Montréal, elle part pour Paris où elle séjourne neuf ans, de 1963 à 1972. Elle étudie la peinture à l'Académie Goetz et le

dessin à Montparnasse 80, ateliers de la Ville de Paris entièrement libres où les modèles sont fournis moyennant une somme modique. Elle fréquente cette école avec assiduité pendant quatre ans, dix mois sur douze, cinq soirs par semaine durant trois heures. C'est donc en France qu'elle commence à vivre de son enseignement comme professeur de gravure puisqu'elle a contribué à mettre au point avec Henri Goetz lui-même le procédé qu'on appelle désormais la technique Goetz. Et c'est en France qu'elle a ses premières expositions. Sa carrière reste à commencer au Québec quand elle revient en 1972. A Montréal, si une certaine continuité dans sa représentation sur les cimaises se manifeste dès cette date, sa seule exposition solo remonte à 1967, à la Galerie Paris rue Notre-Dame où elle montre peintures, aquarelles et gravures. C'est l'éphémère Galerie III qui inaugure en 1972 les expositions jumelées de Bénic et Tisari, suivie à deux ans d'intervalle par les galeries Boutique Soleil et Balcon les Images, expositions qui les font connaître comme graveurs. C'est à la gravure en effet que Bénic consacre alors tout son temps depuis 1969.

On savait mal, souvent, faire la distinction entre les oeuvres des deux artistes, Bénic et Tisari, le féminin et le masculin, le maître et l'élève (lisez maîtresse et l'étudiant), et on ne savait pas, sauf exceptions, que Lorraine avait pendant une douzaine d'années intensément pratiqué la peinture, son premier médium. C'est progressivement, par l'intermédiaire du dessin travaillé dans les années 75-76 qu'elle retrouve, après une douloureuse période d'adaptation durant laquelle elle doit faire passer une technique picturale en retard de dix ans au degré de maturité atteint par sa conception, sa réflexion artistique. Il faut se déprendre d'un geste appris, devenu inadéquat, pour le réinventer, s'entraîner à traiter le pinceau de la même manière que le crayon pour tenter de faire coïncider le projet mental et le produit manuel.

On comprend dans cette perspective l'importance de l'exposition qu'elle vient d'avoir à la Galerie Saint-Denis, où elle avait auparavant exposé des dessins en mars 1976, dans la petite salle. En décembre dernier, toute la cimaise lui était attribuée et elle montrait 17 dessins, 16 toiles, alors qu'on n'en avait pas vues à Montréal depuis 1967, et symboliquement, pour mettre un terme à l'étroit assimilation Bénic-graveur, une seule gravure, minuscule, encadrée avec sa plaque, analogue aux grandes toiles par son esprit et sa structure.

L'accrochage était pédagogiquement ordonné. Près de cette

gravure intentionnellement énigmatique, le grand dessein en couleurs (D.Cou.XX), aboutissement de deux années de pratique exclusive du crayon, résumé et déploie tout le travail microscopique patiemment poursuivi d'une feuille à l'autre comme en témoignaient les oeuvres disposées dans la petite salle du fond, rappel de l'exposition de 76. Travail de Pénélope aux petits points dont seul le compte-fils permet de distinguer la finesse du trait, la variété des motifs, la régularité du geste: toujours la même orientation, la même pression, la même précision, inlassablement. Il en résulte une texture qui donne, effectivement, une impression tactile: douceur et légèreté de ces lainages arachnéens du Cachemire dont une pièce entière passe dans l'anneau d'une bague. Des lignes se dessinent, plissements, ondulations géologiques dans des strates de densités variées, ou courbes anatomiques découpées dans le tissu de la peau. Ce n'est pas pour rien que Bénic, durant les années de Montparnasse 80, a peint des nus, des chairs, des peaux, des teints: toute son oeuvre, même la plus abstraite, en est marquée.

Pour en revenir à ce dessein, comme tous les aboutissements, il est aussi un point de départ. Son grand format à lui seul indique un désir de dépassement. Il a été le catalyseur du retour à la peinture: sa base, appuyée sur une fine strate foncée que soulignent deux traits parallèles constitués, restructurée, le motif de la toile première en date de la série (1-H.T.77). Le format en est allongé, privilégiant l'horizontale qui revient constamment chez Bénic. La technique transpose picturalement la manière des desseins et tente d'appriivoiser le geste au pinceau. On retrouve l'effet de texture, les points étant plus visibles ici, plus colorés, comme un tweed très gai. C'est manifestement une toile transitoire, intéressante pour cela même, qui fait passer de la juxtaposition des points à la superposition des couches, technique qui caractérise l'originalité de Bénic.

En somme, elle opère en peinture la synthèse de son expérience de la gravure et du dessein. Du dessein, elle reprend les points agrandis en graphismes de base, répartis en strates qui structurent la toile en profondeur et lui donnent originellement le double ancrage d'une stabilité horizontale et de proportions établies au nombre d'or. De la gravure, elle retient la décomposition du projet en passages pour atteindre à l'effet voulu, et la superposition des plaques qui devient en peinture superposition des couches de graphismes colorés. C'est toujours un travail de Pénélope, chaque couche effaçant—mais sans la défaire—la précédente, ajoutant voile de flocons à rideau

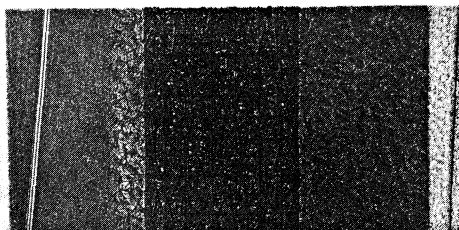
de pluie, mousseline de brume à tulle de bruine, parfois jusqu'à vingt épaisseurs sans matière. Il s'agit d'affiner la lumière pour qu'elle émane de la surface, diffusion subtile dans des nuances mauves, ou virides, ou grises. Si les oeuvres, vues successivement, donnent une impression de similitude, on est frappé par leur diversité quand on les voit ensemble, simultanément. La gradation des valeurs d'une toile à l'autre est alors aussi délicate mais aussi évidente que les différences qu'on remarque entre les teints de plusieurs visages: comme eux, elles captent différemment la lumière.

Irisations, opalescences, flous impalpables beaux en eux-mêmes. Mais, si les oeuvres n'étaient que cela, elles s'ajouteraient aux multiples évanescences agréables qui ornent les galeries. Lorraine Bénic a d'autres exigences. Une composition savante sous-tend les pulsations de la lumière, empêche que tout se dissolve dans le flottement du voile de la Maya. La structuration du plan du tableau est présente, nous l'avons dit, dès la couche initiale. Si Anima se plaît aux apparences et aux effets poétiques, Animus poursuit sa réflexion sur la problématique de l'espace pictural et la planéité du tableau. C'est pourquoi les formats allongés s'articulent en diptyques ou en faux triptyques redoublant les montants du support et les contrariant parfois par le jeu d'obliques plus ou moins parallèles. Une ligne en trompe-l'oeil simule le raccord de deux châssis distincts. Les formats carrés sont construits en abyme, l'emphase portant sur la convention du cadrage et la tension, l'échange qui s'installe entre rectangle et carré. Des jeux de damiers verticaux mettent en évidence l'égalité des proportions qui divisent le plan en strates horizontales. Et des traits, tracés en dernière étape, minces lignes continues ou interrompues, uniques ou multipliées, rééquilibrent le tout, ajoutant une stabilité de surface à l'ancrage en profondeur, d'autant que leur place est déterminée au nombre d'or.

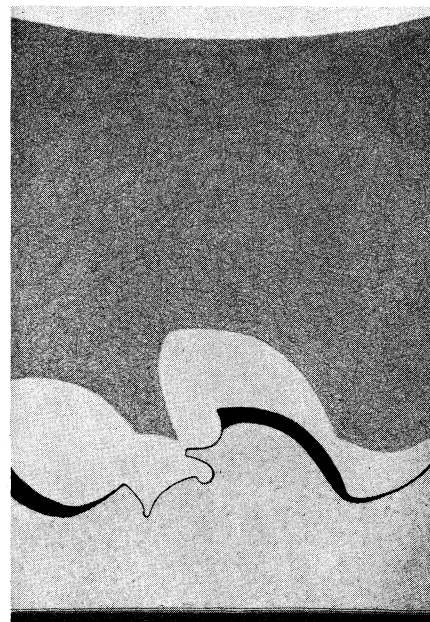
J'ai parlé précédemment d'un ordre pédagogique. Bénic est cette année professeur à l'UQAM, quatre charges de cours, ce qui, comme chacun sait, ne suffit pas à faire un poste à . . . salaire complet. Je l'ai vue expliquer, avec l'enthousiasme et la rigueur des bons professeurs, sa démarche à des visiteurs de l'exposition. Elle y montrait tant de plaisir que les gens les plus intéressés repartaient sans acheter! La dernière à en être déçue, elle s'en étonnait. Naïveté, car ce n'est pas à l'artiste à vendre ses toiles: le marchand est là pour cela; ni à les expliquer: c'est le rôle du critique. A chacun son métier . . . Modeste, patiente, honnête Lorraine Bénic: comme sa peinture, exigeante et lumineuse.



Lorraine Bénic



Gravure, Lorraine Bénic



'D. COU XX', Lorraine Bénic